

Stéphane Pucheu

## **L'ENFER DU ROMAN**

**Réflexions sur la postlittérature**

**de Richard Millet, Gallimard 2010**

### *LU ET... APPROUVE*

En lecteur averti et auteur confirmé, Richard Millet écrit une autopsie du roman contemporain, notamment français. Le médecin chevronné se penche, autrement dit, sur le cadavre du roman international qui est tout sauf de la littérature. Postlittéraire, donc ...

Les longues années passées chez Gallimard à recevoir moult manuscrits, les non moins longues années - et qui durent encore - à lire des ouvrages choisis personnellement ou suggérés font de l'auteur un cyclope dont l'avidité demeure, mais dont la digestion récente de la soi-disant littérature est douloureuse.

Que dit la conscience du cyclope ?

D'abord elle propose une composition originale à travers la structure d'un livre basé sur la succession de fragments - 577 au total - qui rappelleront, par exemple, le choix de Nietzsche pour ses aphorismes. La philosophie, justement, nourrit le propos. Plus largement, à mesure que le lecteur absorbe les fragments milletiens, il appréhende une matière conjointement philosophique, historique, politique et littéraire. Sans oublier artistique. Oui, il est possible de dire qu'à partir de cet ouvrage unique, l'auteur construit une exégèse de la critique romanesque, bâtie sur un arrière-fond historique qui devient le seul véritable élément capable de définir ce que les auteurs entendent par le mot littérature.

Généralement courts, ces fragments s'apparentent à des aphorismes filés ou des étirements aphoristiques qui s'adressent à la littérature elle-même. Dans un esthétisme paradoxal, assez typique de l'auteur, l'acidité critique du roman contemporain révèle un amour mystique pour la littérature.

Les concepts de sacrifice et d'inexistence sociale sont pertinents. En effet, celui ou celle qui écrit dans le monde actuel, avec un véritable engagement, ne peut que se donner entièrement à la littérature qui n'assure plus, depuis longtemps, une visibilité sociale à l'écrivain. Oui, l'écrivain, plus que jamais, évolue à la marge, loin, donc, de l'industrie littéraire ( fragment 239 ) :

*" Le travail ne valant plus rien, étant même devenu un mythe appartenant à une époque révolue, comment le labeur de l'écrivain (j'emploie ce mot de labeur pour en montrer la noblesse déchuée ) pourrait-il garder son sens, au lieu de relever, comme le reste, de l'impersonnelle créativité ludique, conviviale, consensuelle ? "*

Dans un autre fragment, l'auteur est persuadé que la littérature permet à l'écrivain de se connaître absolument - synonyme peut-être de but ultime - et d'en retirer une grande jouissance.

Le contexte des ruines est bénéfique à l'érection de l'oeuvre d'art, un constat heureux que fait l'auteur, par ailleurs. Ruines du monde et ruines de la littérature française ( fragment 107 ) :

*" J'écris parmi les ruines de la littérature française, miroir brisé de la fin du roman " .*

A ce sujet, j'avais effectué un même état des lieux dans mon essai "Pour une véritable littérature" ( Chasseur Abstrait, 2010 ) - soit la même année - , tandis que Patrick Cintas, lors de la disparition d'Alain Robbe-Grillet en 2008, évoquait alors l'étalement du " cauchemar littéraire " . Faut-il en rester là ( fragment 133 ) ? :

*" En se raffinant à l'extrême, au point parfois de se menacer lui-même, avec James, Proust, Joyce, le " nouveau roman ", Pérec, l'art du roman n'a fait qu'accomplir son destin et épuiser toute tentative formelle. Reste le style comme espérance : là où s'invente la forme, comme chez Proust, Faulkner ou Claude Simon ( ... ) " .*

L'oeuvre même de Richard Millet en est la réfutation. C'est aussi sous-estimer la capacité de réaction de l'espèce humaine et de l'individu, c'est oublier l'émergence cyclique de grands auteurs, quel que soit le contexte ( fragment 211 ) :

*" La disparition de la guerre, en Europe ( celle de Yougoslavie n'ayant suscité aucun grand roman, ni de récit important, seul le terrorisme irlandais ayant réussi à intéresser des scénaristes américains ), est concomitante de celle de la culture, donc de la littérature. La postlittérature est à l'expérience intérieure ce que l'humanitaire est à la guerre : un édulcorant éthique " .*

En temps de paix ou de paix relative, les bons auteurs peuvent tout aussi bien surgir, en réaction peut-être, cette fois, au contexte de décomposition économique et spirituelle. Et des thèses, n'en doutons pas, seront écrites à l'avenir sur les liens entre la littérature et le libéralisme ou postlibéralisme ... Ecrire, c'est être en guerre ( fragment 287 ) :

*" Ecrire, c'est tenir le point de vue d'où parler, et tenir cette position, quitte à l'abandonner pour une autre, ce qui est une manière de tenir mieux. C'est dire la nature guerrière de l'écriture. Je bâtis dans le feu, au milieu des crues, dans la colère de Dieu, non pas tant par orgueil ni goût du défi ou de l'excès, mais parce que c'est là l'espace naturel de ma voix " .*

Que l'on soit croyant ou pas.

Si la foi dans la langue et le travail du style occupe une place récurrente dans les fragments, elle va de pair avec la critique acerbe de la démocratisation de masse qui tue la qualité du roman, un genre désormais lu par un public petit-bourgeois, reflet partiel de l'état d'esprit occidental. Le public non plus n'est pas à la hauteur. Mais un antidote existe pour les auteurs ( fragment 323 ) :

*" Tant que nous garderons à l'esprit que la littérature n'est rien d'autre que la quête d'un élément non sémantique, d'une mélodie perdue, d'une image indescriptible, d'une figure impalpable, c'est-à-dire tout ce qui se dérobe au roman mais qui, en lui et par lui, peut recevoir le nom de poésie, alors nous continuerons d'écrire " .*

Le livre panoramique de Richard Millet évoque les vestiges de la lecture, la sensation de vide ou de plein, ressentie respectivement à travers le Nouveau roman et le schéma classique de l'histoire par exemple, avec une préférence pour la seconde impression. Pourquoi regretter l'ancien monde ?

Cette opposition démontre l'antagonisme définitif entre la littérature académique et la littérature de recherche, cette dernière ayant marqué surtout la seconde moitié du XXe siècle. Tout comme la dénomination du personnage qui n'est pas importante, n'en déplaît à l'auteur. L'essentiel ne réside-t-il pas dans la clarté de la conscience narrative ? Dans l'énonciation d'un " je " qui se suffit à lui-même, comme dans mon livre "Le Narrateur" ( Chasseur Abstrait, 2015 ) ?

Minimiser la portée et la puissance des mythes, dans un autre fragment, c'est en quelque sorte renier la vitalité de l'Antiquité. L'on sait l'auteur peu sensible aux forces du paganisme et pour cause, puisque catholique. Se rappelle-t-il, cependant, que ce sont les chrétiens eux-mêmes qui ont en grande partie sauvé les textes antiques des invasions barbares ? Et que le classicisme auquel il voue avec raison un respect sans borne, est né avec la Grèce ?

Quant au métier d'écrivain, il juge qu'il n'en est pas un. L'absolue invisibilité sociale de l'écrivain, la non-reconnaissance de son travail - contrairement à jadis - ne favorisent-elles pas trop aisément ce point de vue ?

Les longues heures passées au labeur, les semaines écoulées, les ans, parfois les décennies, autant de temps impossible à quantifier, d'ailleurs, chez certains auteurs qui parviennent à développer ce que l'on peut appeler une mécanique stylistique conduite à évoluer, en d'autres termes le temps consacré à la littérature - menant potentiellement au sacrifice - et qui aboutit parfois à l'érection d'un style n'est-il pas synonyme de savoir-faire ? Et donc de travail ?

Un autre élément essentiel du livre réside dans la plasticité de la littérature et son extraordinaire capacité de transformation. En effet, si actuellement le roman dans son ensemble ne dégage pas une identité forte, ne brille pas à la fois dans et par son essence, ce sont sûrement les genres sans dénomination ou textes inclassables qui poursuivent l'histoire de la littérature, démontrant, une fois de plus, qu'elle demeure la science de la liberté, le laboratoire de tous les possibles.

Si des répétitions apparaissent d'un fragment l'autre, voire des contradictions formulées différemment - ce que l'auteur souligne en préambule de l'ouvrage - , l'ensemble constitue une ontologie critique du roman actuel synonyme de déclaration d'amour à la littérature. Au cœur du réacteur millettien vibre la métaphysique du roman. Son mouvement est clair : une spéculation permanente sous la forme du questionnement socratique alternant avec la formulation de convictions inscrites dans l'assénement. La matérialisation même de l'équilibre du livre.

Un ouvrage qui contient - comme chez tout auteur - une vision du monde, soutenue ici par un conservatisme dynamique ou prométhéen qui met l'accent sur la réinvention permanente de ce que l'on appelle le classicisme.

Au-delà, c'est la puissance et l'éternité de la littérature que l'on peut retenir de cet ouvrage, comme l'auteur l'exprime dans le fragment suivant ( 370 ) :

*" Fonction cognitive du roman ? Certes ; mais cette connaissance n'est pas l'immédiateté historique, ou psychologique, ou politique, après tout évidente ( car il n'existe pas de narration vraiment pure, même dans le roman policier ) ; elle est une connaissance supérieure, et d'un ordre tel qu'il exige du lecteur qu'il participe sans réticence à une épreuve dont l'énigmatique est constitutif de la littérature. C'est le cas de rares livres dont on sort non pas " enrichi ", comme le veut le lieu commun, mais démuné, plus pauvre, donc mieux à même d'être bouleversé, et aguerré, combatif, éminemment léger et profond : Les Cent Vingt Journées de Sodome, Les Ames Mortes, Illusions perdues, Les Démons, la Recherche, Absalon, Absalon ! Docteur Faustus, La conscience de Zéno, Mars, Gel etc." .*

JANVIER 2020